
SERMON

SUR

JÉSUS-CHRIST,

CONSIDÉRÉ

COMME PRINCIPE DE RUINE ET DE RÉSURRECTION,

POUR LA FÊTE

DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE,

et la

PRÉSENTATION DE NOTRE SEIGNEUR AU TEMPLE.



Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum.

Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. (*Luc, II, 34.*)

QUEL étonnant spectacle nous offre le mystère de ce jour, mes Frères! Un enfant est porté dans le temple; rien ne le distingue à l'extérieur d'un enfant ordinaire: nul signe de force et de puissance; il ne bégaie pas même encore, et ne parle que par ses larmes; nulle marque d'opulence ou de grandeur; une mère humble et pauvre, qui le porte dans ses bras et le nourrit de son lait; un pauvre artisan qui l'accompagne et qui lui tient lieu de père, voilà

tout son cortège et toute la pompe qui l'environne; l'offrande des pauvres, deux colombes ou deux tourterelles, voilà tout ce que peuvent donner pour lui ceux qui le présentent au Seigneur, l'oblation d'un agneau serait au-dessus de leurs moyens. Qui ne croirait que c'est là quelque enfant obscur dont la vie, sans éclat comme sa naissance, n'influera jamais sur les destinées du genre humain?

Cependant un saint vieillard qui attendait la consolation d'Israël, et que le Seigneur avait rempli de sa lumière, entre en ce moment dans le temple, où le conduit l'inspiration divine. Il n'a pas plutôt aperçu cet enfant si faible en apparence, que, perçant par la foi les voiles sous lesquels se cache la majesté anéantie d'un Dieu, il reconnaît, il adore dans le fils d'une Vierge, le Fils de l'Éternel: déjà transporté d'un amour plus fort que le respect, il le prend dans ses bras, et s'écrie, dans l'ivresse de sa joie, qu'il n'aspire plus qu'à mourir, puisque ses yeux ont vu celui qui doit être la gloire de son peuple, le flambeau des nations, le salut du monde. Puis, embrassant d'un coup-d'œil tous les effets que produira sur la terre la venue du Rédempteur, tous les prodiges que sa justice et sa miséricorde opéreront dans le cours des siècles, il renferme tout en deux mots, et adresse à Marie cette parole prophétique dont le sens est si étendu: Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs: *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum.*

C'est ici une de ces admirables prédictions contenues dans l'Évangile, qui suffiraient seules, à défaut d'autres preuves, pour démontrer la divinité de notre religion sainte. Qu'on me dise, en effet, dans quelle autre lumière que celle de Dieu, le vieillard Siméon a pu voir que cet enfant muet encore et enveloppé de langes, qu'il tient dans ses mains, sera le souverain maître et l'unique arbitre du genre humain; que de lui dépendra la perte ou le salut, l'élé-

vation ou la chute des hommes et des états; que sur lui seul rouleront désormais les destinées de l'univers. Car tout cela est compris dans cette courte et profonde parole : Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem.*

Oh! me sera-t-il donné de vous montrer aujourd'hui, mes Frères, cette grande prophétie, s'accomplissant à la lettre dans toutes les parties de la terre et dans toute la suite des générations, depuis le temps où elle fut prononcée jusqu'à nos jours? de vous présenter cette grande image de Jésus-Christ, régnant seul, du haut de son trône invisible, sur le monde qu'il a conquis par son sang; disposant, avec une autorité absolue, des sceptres et des couronnes, élevant ou abaissant à son gré les souverains, les dynasties et les empires, choisissant ou rejetant qui il lui plaît, renversant de sa main puissante tout ce qui s'oppose à ses desseins, soutenant son immortel ouvrage contre tous les efforts de l'enfer, prouvant en un mot qu'il n'appartient qu'à lui d'arracher ou de planter, d'édifier ou de détruire, de donner la mort ou la vie? *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem.*

On n'envisage d'ordinaire en Jésus-Christ que cette puissance toute spirituelle, qu'il exerce invisiblement dans les cœurs, et par laquelle il opère les merveilles cachées de la grâce. On songe peu à cette autre puissance non moins réelle, qu'il a reçue en qualité de maître suprême et de dominateur des rois et des peuples; qu'il exerce avec une force irrésistible sur les sociétés humaines et sur les membres qui les composent, et par laquelle il conduit infailliblement toutes choses à ses sublimes fins, à travers les révolutions, les organes et tous ces grands mouvemens qu'excitent les passions des hommes: puissance dont les effets, non plus intérieurs et secrets, mais sensibles et en quelque sorte palpables, sont plus propres à faire sur les esprits des mondains,

s'ils viennent à les considérer, une impression salutaire et profonde. Or, c'est de ce règne, pour ainsi dire visible du Fils de Dieu sur la terre, que je viens offrir à votre attention les principaux traits, tels que je les trouve tracés dans l'histoire de dix-huit siècles et dans les événemens mêmes qui se sont passés sous nos yeux. Vous serez sans doute frappés de ce tableau, où l'imagination n'aura aucune part, et qui ne vous présentera que des faits incontestables et des résultats certains. Vous seriez trop aveugles si vous n'y trouviez de quoi confirmer votre foi ou confondre votre incrédulité. Car il paraîtra manifestement, et par une sorte de démonstration historique, que le sort de tout ce qui résiste avec opiniâtreté à Jésus-Christ, est de périr, et que la destinée de tout ce qui combat sous ses étendards, est de vaincre; que, par conséquent, il est le véritable maître du monde. Voici donc le dessein de ce discours; vous verrez dans la première partie, la ruine des nations, des souverains, des particuliers et des sectes, qui se sont déclarés ennemis du christianisme: *Positus est in ruinam.* Vous verrez dans la seconde partie, le triomphe des sociétés, des princes et des particuliers qui se sont attachés fidèlement à la religion du Sauveur, et ont mis en lui seul leur confiance: *Positus est in resurrectionem.* C'est ainsi que je vais développer, mes Frères, pour votre édification et pour la gloire de la vérité, ces deux mots mystérieux et féconds du saint vieillard inspiré de Dieu: « Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. »

O vous, à qui cette parole fut adressée, et qui en pénétrâtes seule toute la profondeur, glorieuse Vierge que nous honorons, que nous invoquons dans cette fête, obtenez-moi la grâce de célébrer dignement la toute-puissance et les victoires de ce Fils adorable, que vous présentez aujourd'hui comme un agneau dans le temple, mais comme l'Agneau dominateur de la terre, qui prend possession de son empire, et

qui, en s'offrant, en s'immolant lui-même, doit subjuguier et s'assujettir toutes choses. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Plus de mille ans avant la naissance du Sauveur et l'oracle de Siméon, David avait vu en esprit le Dieu éternel donnant la royauté à son Christ, fondant son trône sur la montagne de Sion, et lui disant : « Tu es mon Fils; je t'ai engendré aujourd'hui; tu auras pour héritage les nations, et pour domaine l'univers; tu dompteras les rebelles avec un sceptre de fer, et tu briseras tes ennemis comme des vases d'argile; les rois apprendront à te craindre, et ceux qui gouvernent les peuples se courberont en tremblant sous ton joug; tout ce qui sera l'objet de ta colère périra. » Voyons l'accomplissement de cette redoutable prophétie.

Le premier peuple qui s'oppose au règne de Jésus-Christ, c'est le peuple juif. Non content de méconnaître celui que Dieu a envoyé, il le persécute et le met à mort: aussi est-il le premier dont la ruine atteste la puissance vengeresse de ce divin Roi. Mais quelle ruine, mes Frères! en fut-il jamais d'aussi affreuse, et qui portât si visiblement l'empreinte de la colère céleste? Ai-je besoin de retracer ici les horreurs de ce siège à jamais mémorable, où, par une complication de maux sans exemple, la famine, la contagion, la guerre intestine et la guerre étrangère, unissaient leurs ravages, les citoyens s'acharnant les uns contre les autres, avec plus de fureur que ne faisait l'ennemi; les mères, ô cieus! frémissez, les mères dévorant le fruit de leurs propres entrailles? On vit périr dans l'espace de quelques mois jusqu'à onze cent mille âmes. Ai-je besoin de rappeler cette destruction totale de la superbe et immense ville de Jérusalem, où, conformément à la prédiction du Sauveur, il ne resta pas pierre sur pierre; et celle de ce temple, la merveille du monde, que le vainqueur lui-même ne put défendre contre les flammes, et qui,

malgré ses efforts, fut tout entier réduit en cendres, sans qu'il ait été possible depuis lors à la puissance humaine de le reconstruire? Est-il besoin surtout que je parle de cette dispersion si étonnante, si solennellement annoncée par les anciens prophètes et par Jésus-Christ même, si rigoureusement exécutée depuis près de dix-huit siècles, et encore aujourd'hui si frappante et si visible, des restes de ce malheureux peuple par toute la terre; dispersion qui donne, pour ainsi dire, en spectacle à tout l'univers, le cadavre mutilé et toujours vivant de cette nation réprouvée, dont les membres, épars en tous lieux, ne cessent d'étaler à tous les regards le plus insigne monument de la vengeance divine, et l'effroyable châtement du déicide?

Où est celui qui, à la vue de ce peuple répandu en tant de contrées sans pouvoir nulle part s'établir; vivant parmi les autres peuples, sans se mêler ou s'associer avec aucun; haï, persécuté de tous, et jamais détruit, plus attaché qu'aucun autre à sa religion et à sa croyance, et néanmoins le seul qui n'ait ni temple, ni autel, ni prêtres, ni sacrifice, ni culte; où est celui qui, à la vue d'un si étrange phénomène, ne demande quelle est donc cette race d'hommes extraordinaires, marquée à des caractères si particuliers, et qui semble retranchée de la communion du genre humain? Et à cette question ne faudra-t-il pas répondre que c'est cette antique et fameuse race d'Abraham, choisie autrefois et séparée par Dieu même, pour être la dépositaire des sacrés oracles et des promesses relatives au Messie; mais qui, au lieu de recevoir avec respect et amour ce Messie désiré avec tant d'ardeur, l'outragea, le calomnia, le poursuivit jusqu'à la mort de la croix; qui ne craignit pas de demander que son sang fût sur elle et sur ses enfans; qui, depuis ce moment fatal, traîne le poids d'un horrible anathème, et, semblable à Caïn, errante comme lui, mais bien plus criminelle, porte la tache d'un sang bien plus pur que celui d'Abel? Ainsi

l'expliquent, ainsi l'avaient prédit les livres mêmes que cette nation révère comme divins, et quelle garde encore avec tant de soin jusque dans son malheur. Prenez-les de ses mains, et vous lirez dans son prophète Daniel: qu'après que quatre cent quatre-vingt-dix ans sa seront écoulés (car l'époque est marquée d'une manière précise), le Christ sera mis à mort; que le peuple, auteur de ce crime, sera rejeté; que la ville, le temple et le sanctuaire seront détruits; que les oblations et les sacrifices cesseront, et qu'alors commencera une désolation qui doit durer jusqu'à la consommation et à la fin de toutes choses: *Et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio* (1). Voilà d'abord la ruine des Juifs rebelles et opiniâtres: *Positus est hic in ruinam*.

Avançons. Rome païenne fut, après la nation juive, la plus implacable ennemie du nom chrétien. Ses empereurs et ses magistrats inondèrent, pendant trois cents ans, toute la terre du sang des confesseurs et des martyrs. Rome dut être la seconde victime immolée à la gloire du Dieu de l'Évangile. Cette ville orgueilleuse était encore au plus haut point de splendeur et de puissance, s'appelant la maîtresse de l'univers et la ville éternelle, lorsque l'apôtre saint Jean vit et proclama, trois siècles à l'avance, ses humiliations et sa chute. Il marque, en style figuré et prophétique, mais clair et intelligible, tous les degrés de sa décadence, et les divers fléaux qui la préparèrent aux dernières calamités. Il désigne les futurs vainqueurs du peuple tant de fois nommé invincible. Il va jusqu'à compter le nombre des rois et des nations barbares qui se partageront l'empire. Il peint leur caractère, et leur trace la marche qu'ils doivent suivre. Il les représente d'abord alliés, puis ennemis, vendant leurs services pendant un temps, et ensuite dévorant comme leur proie, celle qu'ils avaient servis de leurs bras; brûlant ses magnifiques palais, pillant ses trésors, la remplissant de deuil

(1) Dan. ix, 27.

et de carnage. On croit voir les Goths, les Huns, les Hérules, et le reste de ces féroces conquérans, tels qu'ils parurent si long-temps après; on reconnaît leur politique et leurs violences; on discerne les fureurs d'un Alaric, et celles d'un Totila, qui consommèrent enfin la désolation de l'ancienne Rome. Et afin qu'on n'ignore pas la cause d'un si terrible châtement, l'apôtre qui le décrit d'avance, ajoute: Ainsi sera traitée la grande ville qui règne sur les rois de la terre: *Civitas magna quæ habet regnum super reges terræ* (1); et pour plus de clarté encore, la ville bâtie sur sept collines: *Septem capita, septem montes sunt* (2); parce qu'elle est la mère des fornications et des abominations de la terre, et parce qu'elle s'est enivrée du sang des saints et des martyrs de Jésus: *Ebriam de sanguine sanctorum et de sanguine martyrum Jesu* (3). L'arrêt pouvait-il être plus formel, ou le motif de la condamnation plus clairement spécifié?

Que serait-ce, si, pour compléter ce tableau, je faisais voir maintenant quel fut le sort de chacun des empereurs romains qui persécutèrent le christianisme? si je montrais la fin prompte et tragique des Néron, des Domitien, des Dèce, des Julien, et de ceux qui leur ressemblèrent? si je représentais cet affreux Galère-Maximien, l'inventeur de tant de tortures, et le bourreau plutôt que le tyran des chrétiens, frappé tout-à-coup d'une épouvantable plaie, dévoré tout vivant par les vers qui sortaient de ses entrailles, essayant en vain, comme Antiochus, de désarmer la colère du Ciel par de tardifs édits en faveur de la religion qu'il avait proscrite, et expirant dans les convulsions du plus horrible désespoir. Ou ce Maximien Daïa, plus atroce encore et plus impie, qui, après s'être rassasié du sang des fidèles, tournant enfin sa rage contre lui-même, voulut se don-

(1) Apoc. xvii, 18.

(2) Apoc. xvii, 9.

(3) Apoc. xvii, 6.

ner la mort par le poison ; mais qui, trompé par l'opération lente du venin introduit dans ses veines, tomba dans un délire féroce et dans d'intolérables douleurs ; il éprouva, par le feu qui le consumait au-dedans, un supplice semblable à celui des enfers ; crut voir Jésus-Christ, armé de foudres, qui venait venger sur lui ses serviteurs égorgés, et mourut en remplissant son palais de ses hurlemens et de ses cris lamentables. Mais je ne puis tout dire, et c'en est assez : voilà donc, en second lieu, la ruine de l'empire idolâtre et des princes persécuteurs : *Positus est hic in ruinam.*

Considérons troisièmement quelle a été la destinée des nations qui, après avoir connu Jésus-Christ, ont abandonné son culte, et perdu la foi. Jetez seulement un regard sur ces contrées jadis si florissantes de l'Asie, où étaient les villes fameuses d'Ephèse, d'Antioche, de Césarée, de Nicomédie ; où régnèrent long-temps, avec le christianisme, les arts, les sciences, les lettres, et la saine doctrine des mœurs ; où les Basile, les Grégoire, les Chrysostôme firent briller tant d'éloquence, tant de génie et tant de vertus. Voyez à l'extrémité de l'Europe, cette Constantinople, autrefois si magnifique, si polie, si savante, qui, fondée par le premier empereur chrétien, fut regardée comme une nouvelle Rome, et comme une seconde Athènes. Tournez ensuite les yeux vers cette Afrique, patrie des Athanase, des Cyrille et des Tertullien, où florissait la célèbre école d'Alexandrie, sous les Clément et les Origène, où les Cyprien et les Augustin donnèrent tant de lustre aux villes de Carthage et d'Hippone. Comparez l'état présent de ces peuples avec ce qu'ils furent alors ; voyez-les enveloppés des plus épaisses ténèbres de l'ignorance, courbés sous le joug d'un despotisme avilissant, dégradés par des mœurs grossières et brutales, livrés à des superstitions insensées et à des préjugés méprisables, revenus, en un mot, après avoir jeté tant d'éclat, à l'enfance de la société ; et reconnaissez

qu'ils ont perdu, avec la vraie religion ; leur gloire, leurs lumières, leur liberté, leur bonheur, et jusqu'à la civilisation même. Chose frappante ! on ne saurait citer un seul pays, où le flambeau de l'Evangile se soit éteint, et qui ne soit en même temps tombé dans la barbarie. Et il était de votre justice, ô mon Dieu ! qu'il en arrivât ainsi. Il fallait que l'apostasie des peuples eût sa punition, comme celle des particuliers, et que l'on pût dire à chacune de ces nations infidèles, ce qu'un de vos prophètes disait à Israël prévaricateur : Sache et avoue, qu'il est fâcheux et amer pour toi, d'avoir abandonné le Seigneur ton Dieu : *Scito et vide, quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (1). Voilà la ruine des peuples qui renoncent à la foi : *Positus est hic in ruinam.*

Mais pourquoi chercher des exemples étrangers, quand, hélas ! nous pourrions en servir nous-mêmes ? O France ! (car il en faut faire ici l'aveu avec confusion et avec larmes,) ô nation très-chrétienne ! tu as essayé, toi aussi, de secouer le joug du Seigneur et de son Christ, et de rompre les liens sacrés qui t'unissaient, qui, grâce au Ciel, t'unissent encore, malgré tes égaremens, à l'Eglise du Sauveur. Parvenue, sous le gouvernement paternel d'une longue suite de pieux monarques, jusqu'au faite de la prospérité et de la gloire, tu t'es lassée d'être heureuse et fidèle ; tu as écouté de faux prophètes et de dangereux séducteurs ; on t'a vue donner un moment au monde le spectacle d'une société sans religion et sans Dieu. Qu'est-il arrivé de là ? Oh ! qu'on ne l'oublie jamais, que les pères ne cessent de le redire à leurs enfans, que toutes les pages de notre histoire le répètent : avec l'impiété, tous les fléaux à la fois ont fondu sur nous. Les peindrai-je ici, mes Frères, ces calamités si mémorables et encore si récentes ? l'ordre social bouleversé dans ses fondemens ; la rébellion, l'anarchie et le plus sanglant despotisme nous

(1) Jerem. II, 19.

faisant éprouver tour-à-tour leurs horreurs ; les révolutions succédant aux révolutions , avec une effroyable rapidité ; les plus beaux , les plus utiles établissemens , ouvrages des siècles , renversés en un jour ; nos monumens précieux , nos superbes édifices , s'écroulant de toutes parts ; la pierre des tombeaux brisée , et les cendres jetées au vent ; la patrie ravagée par ses propres enfans , comme elle l'eût été par les soldats d'Alaric ou d'Attila ; un hideuse corruption de mœurs enfantant des débauches exécrables et monstrueuses ; le parricide et des forfaits presque inouis , devenus communs et journaliers ; l'assassinat public et légal faisant pendant dix-huit mois la principale fonction et presque l'unique affaire des chefs de l'Etat ; la probité , l'honneur , toutes les vertus , tous les talens comptés , avec la naissance et la fortune , parmi les titres de proscription ; la France entière changée en un vaste échafaud , où le sang ne cessait de couler ; des moyens d'extermination promptement inventés , et tous les élémens appelés au secours des meurtriers et des bourreaux , qui ne suffisaient plus à tant de carnage ; l'éducation publique et particulière interrompue ; les arts de la paix abandonnés ; la science proscrite ; l'industrie sans ressource ; les champs sans culture ; toute la jeunesse précipitée vers les camps ; d'innombrables armées répandues comme un torrent dévastateur dans toute l'Europe ; la nation la plus éclairée et la plus douce , rendue la fable des autres nations par son délire , l'objet de leur aversion et de leur effroi pas ses excès . . . Je m'arrête ; nous n'avons plus qu'un pas à faire , pour être rayés du nombre des peuples civilisés , et pour subir l'anathème de l'univers . . . Cependant , vous nous avez épargnés , Seigneur. Nos plaies , à la vérité , saigneront longtemps encore ; mais nous n'avons point péri , et nous renaissions de nos cendres , parce que vous vous êtes souvenu de saint Louis , comme autrefois vous vous souveniez du saint roi David ; parce que

nous ne fûmes point tous coupables ; parce que le grand nombre fut plus égaré , plus séduit que pervers ; et , grâce à votre miséricorde , nous pouvons encore renaître de nos cendres , pourvu que nous sachions abjurer nos erreurs , que nous détestions hautement les crimes dont nos tyrans nous imprimèrent un moment la honte , que nous revenions sincèrement à la religion de nos pères.

Mais , grand Dieu ! que votre colère a été implacable et terrible contre les auteurs de cette révolte impie ! contre ceux qui renversèrent vos temples , égorgèrent vos ministres , trempèrent leurs mains dans le sang d'un roi très-chrétien , et voulurent replonger le monde dans le chaos , pour abolir la mémoire de votre Christ ! Oh ! mes Frères , quelle malédiction les a frappés ! Rappelez-vous le temps où , semblables à des bêtes féroces lancées dans l'arène , ils se déchiraient , se dévoraient mutuellement entre eux ; où , par les rapides changemens d'une scène mobile et toujours sanglante , les bourreaux , à tout instant , devenaient victimes à leur tour ; où les divers gouvernemens qu'ils essayaient d'établir , se roulaient , se brisaient les uns sur les autres comme les vagues d'une mer irritée , et disparaissaient dans l'abîme avec ceux qui les avaient formés. Rappelez-vous par quelles catastrophes la plupart de ces hommes ont terminé leurs jours , et voyez maintenant le sort de ceux qui ont survécu : regardez-les couverts d'opprobre et troublés de remords , n'osant , après le pardon le plus solennel , croire qu'on leur pardonne ; ne pouvant , malgré les promesses et les garanties , jouir avec sécurité de leurs immenses richesses : poussés par un esprit de vertige à ourdir de nouvelles trames , et à combler la mesure de leurs iniquités ; poursuivis enfin par la vengeance publique , disons mieux , par la justice divine , jusque dans les bras de la clémence royale , et arrachés de ce dernier asile , pour être rejetés à jamais du sein de la patrie , et aller loin d'elle chercher une terre où il leur soit permis de mourir ,

Voilà la ruine des auteurs de révolutions sacrilèges :
Positus est hic in ruinam.

Cependant ces grands coupables ne sont que les disciples de l'impiété. Les maîtres, c'étaient ces écrivains fameux du dernier siècle, qui semèrent avec tant de profusion dans leurs écrits, les germes féconds de toutes les erreurs et de tous les crimes. Sont-ils demeurés impunis? Non, mes Frères, et il faut que je vous montre aussi leur châtement et leur ruine.

Ruine premièrement de leur intelligence et de leur raison, Enflés de leur prétendue sagesse, ils voulurent y soumettre celle de Dieu même, et en conséquence ils perdirent toute sagesse et toute lumière. Aussi orgueilleux que les architectes insensés de Babel, ils entreprirent d'élever une tour contre le ciel; et punis comme eux par la confusion des langues, ils ne purent plus s'entendre eux-mêmes; ils n'enfantèrent que des rêveries incohérentes, des contradictions grossières et des systèmes absurdes. Tel fut le désordre de leurs esprits, qu'après s'être fait une divinité de leur raison, ils devinrent les plus ardens détracteurs de la raison, jusqu'à en nier l'existence, jusqu'à soutenir que l'homme ne diffère de la bête que par les organes, et que la pensée n'est que la dégradation de l'instinct: ils condamnèrent la science, la culture de l'esprit, l'état social, comme des abus; ventèrent l'état sauvage, et enseignèrent que la véritable destinée de l'homme était de vivre dans les forêts, sans loi, sans réflexion, surtout sans pudeur, n'ayant d'autre soin que de chercher une proie, et de satisfaire les appétits qui lui sont communs avec les animaux: dignes précurseurs de ceux qui, au milieu des plus abominables folies, ont érigé des temples à la raison, et y ont adorés des prostituées.

Ruine secondement de leurs projets et de leurs espérances. Ils se flattèrent de détruire de fond en comble l'empire de la religion et de la morale, de faire disparaître de la terre toutes les puissances légitimes, et d'établir partout, sur les débris des trônes

et des autels, le règne de leur meurtrière philosophie. Car (en vain le contesterait-on) ils voulurent précisément tout cela; ils se proposèrent tout le bouleversement que nous avons vu; et je suis prêt à faire voir dans leurs livres tous les forfaits de la révolution, tous, sans excepter même le régicide, prévus, préparés, conseillés, célébrés d'avance comme les futurs triomphes de leur secte et les fruits à éclore de leur gême. C'était là l'accomplissement de leur grand œuvre; là que devait commencer l'âge dor de l'espèce humaine, ramenée à ce qu'ils appelaient l'état de pure nature. Mais que leur attente a été trompée! la hideuse exécution de ce plan digne de l'enfer, les excès monstrueux de leurs disciples et de leurs adeptes, remplirent bientôt le monde d'une telle horreur pour leur doctrine, qu'on sentit plus vivement que jamais le besoin de la religion, des mœurs et de l'autorité sacrée des rois; et si, par de nouvelles intrigues, les partisans de ces détestables théories, réussissent à nous replonger encore une fois dans les révolutions, j'ose leur prédire qu'un si funeste succès ne fera que désabuser de plus en plus les esprits déjà fatigués d'illusions et de désordres, et hâter le moment où la voix unanime du genre humain réprouvera pour jamais, avec nos systèmes éphémères et insensés, ces noms mêmes si séduisants d'égalité et de liberté philosophique, sous lesquels étaient cachés tant d'odieus mystères.

Ruine enfin de leur réputation et de leur honneur. Ces hommes, qui crurent pouvoir flétrir le christianisme, qui osèrent bien le nommer infâme, qui se dirent scandalisés des actions des saints, qui prétendirent trouver des maximes immorales dans l'Évangile, et des indécences dans les écrits des prophètes, remplirent leurs propres ouvrages de tant d'abominations et d'obscénités, qu'ils semblaient chargés par la Providence de révéler à l'univers toute la corruption de leur cœur, afin de se décrier et de se déshonorer eux-mêmes. Leurs principaux chefs furent

auteurs de romans et de poèmes, qui sont ce que l'on connaît de plus licencieux et de plus impur. Quelques-uns publièrent des confessions, où ils s'accusèrent, non avec l'humilité du repentir, mais avec un impudent orgueil et un cynisme effronté de turpitudes et de bassesses, pour lesquelles les lois humaines infligent des peines infamantes. Je ne parle pas du mépris qu'ils s'attirèrent par leurs querelles, leurs animosités et leurs intrigues; par ce torrent d'injures, de calomnies et de mensonges qui ne cessa de couler de leurs plumes; par la lâcheté que plusieurs d'entre eux firent paraître en mourant. Mais que peut-on comparer à la flétrissure qui les attendait après leur mort? C'est ici que le Dieu vengeur se montre. Vous croyez que je veux parler du refus de la sépulture chrétienne? Non, non, mes Frères; écoutez: il fallut que les deux coryphées de cette secte, l'Apôtre de Ferney et le Citoyen vanté de Genève, subissent la honte ineffaçable d'une apo théose, décernée par ceux qui préludèrent parmi nous à tant de meurtres et de ruines. Ils furent proclamés solennellement les pères et les premiers auteurs d'une révolution qui menaça la société d'une destruction entière. Ce panthéon, où leurs ossemens exhumés furent portés avec appareil, et reposèrent avec les cendres de nos plus odieux assassins, a été le tombeau de leur fausse et injuste gloire; et de tels honneurs, partagés avec de tels hommes, sont le gibet d'infamie auquel leurs cadavres et leurs noms ont été attachés une fois, pour demeurer couverts d'une éternelle ignominie. Voilà la ruine des fondateurs des sectes antichrétiennes: *Positus est hic in ruinam.*

Finirai-je cette partie de mon discours sans vous faire déplorer votre propre malheur et votre triste ruine, à vous, mon cher Auditeur, qui, sans avoir participé aux crimes dont je viens de parler, avez cependant abjuré dans le cœur les engagements de votre baptême, et renoncé, par une secrète apostasie, à la

doctrine et à la loi de Jésus-Christ? Hélas! depuis que vous vous êtes laissé séduire aux funestes sophismes de l'incrédulité, quelles ténèbres se sont répandues dans votre esprit! Reste-t-il une seule vérité morale, qui ait conservé pour vous son évidence et sa certitude? N'êtes-vous pas dans un abîme de doutes et de perplexités, sur tout ce qui tient à vos intérêts les plus chers et les plus importants? Savez-vous seulement si vous avez une âme spirituelle, ou si vous n'en avez point? si vous devez mourir tout entier, ou si un redoutable jugement vous attend au-delà du tombeau? Savez-vous si c'est le hasard, ou si c'est un Dieu sage, puissant et juste, qui a fait le monde et qui le gouverne? si ce Dieu permet à l'homme de vivre au gré de ses caprices, ou s'il lui a donné une loi, dont il punira l'infraction d'un supplice éternel? Tous ces points, si clairs et si évidens pour ceux qui croient à l'Évangile, ne sont-ils pas enveloppés pour vous d'une obscurité profonde, parce qu'en perdant la foi, vous êtes entré dans cette région des ombres de la mort, où le soleil de vérité ne répand point sa lumière, et où l'on ne peut ni discerner les objets, ni trouver de route certaine? Dans quels pièges et dans quels précipices n'êtes-vous donc pas exposé à tomber? Mais de plus, mon cher Auditeur, vous surtout jeune homme qui m'écoutez, depuis que la religion et la piété ne sont plus rien pour vous, quelle corruption a infecté votre cœur! quels penchans le dominant! n'êtes-vous pas de ceux dont parle saint Paul, qui, ayant refusé de rendre à Dieu la gloire qui lui est due, ont été livrés à un sens réprouvé et à des passions d'ignominie? Ne vous traînez-vous pas comme les bêtes, et bien plus que les bêtes, dans la boue des plus sales voluptés? vos pensées, vos désirs, vos sens, tout votre être, ne sont-ils pas sans cesse plongés et comme ensevelis dans cette fange? Ah! peut-être vos désordres ont-ils déjà ruiné votre santé, dérangé votre fortune, désolé tout une famille, fait évanouir les

plus belles espérances ; peut-être ont-ils étouffé des talens précieux ; porté une atteinte funeste à votre réputation, rempli votre âme de chagrin et d'amertume. Ne comprenez-vous pas enfin, que cette humiliante dégradation et ces cruelles disgrâces sont le châtement de votre infidélité ? Ne vous hâtez-vous pas de revenir au Seigneur votre Dieu, pendant que le sein de la miséricorde vous est encore ouvert, et que le repentir peut encore vous sauver ? Attendez-vous ce jour de l'inexorable justice, où la ruine de l'impie sera sans ressource, et son malheur sans bornes ? *Positus est hic in ruinam.*

Si je pouvais maintenant élever assez la voix pour être entendu de toute la terre, je m'adresserais aux nations, aux souverains, aux hommes de tous les rangs, de toutes les classes et de tous les pays. Je dirais aux nations : Pourquoi formez-vous des ligues et de vains complots contre le Tout-Puissant et contre son Christ ? *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania* (1) ? Que peuvent contre celui qui habite au plus haut des cieux, votre nombre et toutes vos forces réunies ? N'a-t-il donc plus ces verges avec lesquelles il châtie les peuples, et réduit le genre humain tremblant à l'obéissance ? N'a-t-il plus dans les trésors de sa colère, les contagions, les famines, les guerres, les volcans, les orages ? et s'il lui plaît de n'employer d'autre instrument contre vous, que vos propres fureurs, ne seront-elles pas dans ses mains la plus terrible de toutes les armes ? *Reges eos in virgâ ferreâ, et tanquàm vas figuli confringes eos* (2). Je dirais aux souverains : Ouvrez maintenant les yeux, ô rois ! instruisez-vous, ô arbitres de la terre ! *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram* (3). Que de si grandes leçons ne soient point perdues pour vous : que désormais la crainte du Seigneur soit le fondement de

(1) Ps. II, 1.

(2) Ps. II, 9.

(3) Ps. II, 10.

vos politique, et que votre fidélité à le servir soit le modèle de la fidélité que vous attendez de vos sujets. Il est temps de reconnaître que la religion de Jésus-Christ est le seul véritable soutien des trônes, et que le grand danger de ceux qui gouvernent les peuples, est de ne pas accomplir les volontés de celui qui commande à l'univers : *Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore* (1). Je dirais à tous les hommes : Cherchez votre bonheur, non dans une criminelle licence, mais dans une juste soumission à la loi divine ; vivez comme des enfans dociles, sous la discipline sainte du meilleur des pères et du plus puissant des maîtres : *Apprehendite disciplinam* (2). Il aime et protège ceux qui lui obéissent ; mais son indignation accable ceux qui osent lui résister ; et sortir de ses voies, c'est courir à une perte inévitable : *Nequandò irascatur, et pereatis de viâ justâ* (3).

Voilà donc, mes Frères, comment le divin Enfant présenté aujourd'hui dans le temple, est établi pour la ruine de plusieurs : *Positus est hic in ruinam.* Il nous reste à voir comment il est encore établi pour la résurrection : *Positus est in resurrectionem multorum.* C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Un spectacle plus consolant et plus doux va s'offrir à nos regards. Opposons, mes Frères, le triomphe des serviteurs de Jésus-Christ au châtement de ses ennemis, et les résurrections aux ruines. La matière serait immense ; mais j'abrègerai pour ne point passer les bornes.

Nous avons vu tomber d'abord les Juifs parjures et déicides. Avec eux semblaient périr le peuple de Dieu, la race choisie, les promesses faites aux patriarches, les espérances de l'univers. Mais ne craignons point : tout renaît avec l'Eglise chrétienne :

(1) Ps. II, 11.

(2) Ps. II, 12.

(3) Ps. II, 12.